

# EXILE ON MAIN STREET

UNE SAISON EN ENFER AVEC LES ROLLING STONES

Photo de couverture: « Rolling Stones Mick Jagger and Keith Richards on the morning of Mick's wedding to Bianca Perez-Mora Macias in St Tropez, France on 12th May 1971. » (© Photo by Lichfield/Getty Images).

© 2006 by Robert Greenfield, First Published in The United States by Da Capo Press, A Member of The Perseus Books Group, Éditeur original: Da Capo Press, membre de Perseus Books Group.

© Le mot et le reste, pour la traduction française 2009, nouvelle édition 2017.

ROBERT GREENFIELD

# EXILE ON MAIN STREET

UNE SAISON EN ENFER AVEC LES ROLLING STONES

TRADUCTION DE PHILIPPE PARINGAUX

LE MOT ET LE RESTE

2017



*Pour Brian Cookman,  
Qui, à Londres, fut pour moi le grand ami dont j'avais tant besoin.*



« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. »

**ARTHUR RIMBAUD, *Une Saison en Enfer***

« Pour moi, ce n'était rien d'autre qu'une bande de musiciens défoncés essayant d'enregistrer un disque enfermés dans une cave. »

**MICK TAYLOR, à l'époque membre des Rolling Stones**

« C'était une coquille à l'intérieur de laquelle se manifestaient les comportements les plus ahurissants. Les gens devenaient eux-mêmes. Impossible de mentir, là-bas. Les vibrations étaient trop fortes. On était démasqué sur-le-champ. »

**TOMMY WEBER, Invité à la Villa Nellcote**



# **PROLOGUE**



## L'ÉPOQUE

De quelque point de vue que l'on se place, la période qui commença le 18 septembre 1970, jour où Jimi Hendrix mourut à Londres de causes liées à la drogue, mort suivie moins de trois semaines plus tard par celle de Janis Joplin d'une overdose d'héroïne dans un motel miteux d'Hollywood puis, neuf mois après, par celle de Jim Morrison d'une overdose d'héroïne dans une baignoire parisienne ne saurait être que le pire moment de l'histoire du rock. En l'espace d'une dizaine de mois seulement, authentique bien qu'écourtée *annis horribilis* s'il en fut jamais une, trois des plus grands artistes à avoir jamais illuminé une scène étaient tués par la drogue avant leur vingt-huitième anniversaire. Que le rock lui-même n'en soit pas mort relève aujourd'hui encore du miracle, aussi mineur soit-il.

Bien sûr, la guerre s'éternisait au Vietnam, la bande de faux-culs, d'escrocs et d'arnaqueurs de Nixon ne faisait que commencer son odieuse sarabande à la Maison-Blanche et à Kent State la Garde Nationale avait ouvert le feu sur des étudiants qui manifestaient contre la guerre – *four dead in O-h-i-o* – mais c'était plus que cela. C'était dans l'eau que l'on buvait et dans l'air que l'on respirait. C'était la nature même de l'époque, et il n'y avait rien à faire ni aucun endroit où aller pour la fuir.

La jeunesse américaine, les *baby-boomers*, la progéniture de la plus grande génération que le monde ait jamais connue était en révolte ouverte contre ses aînés. Politiquement et culturellement, la nation était divisée en deux, et il est impossible de nier que les Rolling Stones étaient au cœur de l'affaire. Ce qui ne veut pas dire qu'ils comprenaient mieux que les autres ce qui se passait

autour d'eux. À cette époque-là, être jeune, c'était avant tout être en pleine confusion. À propos de tout.

On pouvait désormais voir Marianne Faithfull, à qui ses airs angéliques avaient valu d'être *le visage* du début des années soixante avant qu'elle devienne le grand amour de Michael Philip Jagger, assise défoncée à l'héroïne sur un mur de St Anne's Yard à Soho. Malgré tout, elle arrivait à percevoir ce qui se passait autour d'elle. « D'horribles fragments d'informations continuaient d'arriver à travers le brouillard, écrira-t-elle vingt ans plus tard dans son autobiographie intitulée *Faithfull*, encore le meilleur livre sur les Stones à ce jour. On avait l'impression d'entendre les comptes rendus d'un lointain champ de bataille. Jim Morrison. Janis Joplin. Sharon Tate. Charles Manson. Kent State. Malgré moi, je me sentais en phase avec un monde en pleine désintégration. Nous entrions dans une ère de désillusion, d'autodestruction et de tragédies... Le temps des drogues utilisées pour éveiller l'esprit était révolu. Le monde avait basculé. Un monstrueux changement d'accord venait de se produire. C'était une symphonie de Mahler tourbillonnant follement et devenue incontrôlable. »

Quelque chose qui jadis avait été très vivant était en train de mourir. Pour être remplacé par quoi, nul ne semblait le savoir. Comme toujours, on pouvait accuser les Stones. Deux ans plus tôt, Brian Jones, qui se présentait lui-même comme le « leader incontesté des Rolling Stones », avait été la première grande rock star de son époque à mourir – en se noyant dans des circonstances mystérieuses dans sa piscine. À quatre heures du matin en décembre de cette même année, lors d'un concert gratuit donné sur l'autodrome d'Altamont, en Californie du Nord, les Stones se produisirent derrière un cordon d'Hell's Angels qui assassinèrent un jeune noir de dix-sept ans nommé Meredith Hunter. Les médias s'empressèrent de décréter que l'événement marquait la fin officielle d'une contre-culture qui, selon eux, était née quelques mois seulement auparavant à Woodstock. Une sorte de bouleversement sismique dans la réalité de tous les jours était en train de

se produire. Mais bien peu nombreux étaient ceux qui savaient comment y faire face.

Pour ce qui concerne les quelques élus assis au sommet de la pyramide du rock, leur moyen préféré d'affronter ce malaise était l'héroïne. En 1966, Cream avait été le premier groupe de rock anglais à atteindre le statut de star de la contre-culture en Amérique. Deux ans plus tard, le groupe donnait son concert d'adieu à l'Albert Hall de Londres. Bien que ne jouant plus ensemble, le guitariste Eric Clapton, le bassiste Jack Bruce et le batteur Ginger Baker étaient désormais tous trois accros à l'héroïne. En peu de temps, la moitié du tout nouveau Ginger Baker's Air Force allait mourir à cause de la drogue. Mais personne ne semblait comprendre le message. La désintoxication telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existait pas. La seule vraie forme d'intervention était la mort. Non pas que quelqu'un en particulier ait voulu mourir. Pas vraiment. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'on avait l'intention de mourir de vieillesse. « Qui a dit qu'on devait vivre trois fois vingt ans plus dix ? » demanda un jour Keith Richards alors qu'à la Villa Nellcote il louchait dans le soleil. « À ma connaissance, il n'y a qu'une source d'information qui le prétende, mais même ça, ça ne veut pas dire que tout le monde doit y arriver. Tout le monde ne peut pas vivre soixante-dix ans. » Dans un monde que personne de moins de trente ans n'avait façonné et où tout semblait si délabré qu'il n'était même plus question de réparations, se réfugier dans la seule douleur d'avoir à se lever chaque matin pour commencer une autre journée sans espoir paraissait plein de bon sens. Croyez-en quelqu'un qui était là. Ce n'était pas si génial que ça d'être vivant en ce temps-là.

## LE LIEU

**BIENVENUE À LA VILLA NELLCOTE.** Vous savez comment vous y rendre, oui ? Depuis Nice, prenez soit la Grande Corniche, la sinueuse

grand-route édiflée par Napoléon pour suivre l'ancienne voie romaine le long de côte découpée de la Riviera française, soit la Moyenne Corniche, la sinueuse route secondaire d'où la Princesse Grace de Monaco plongea vers sa mort en 1982, ou, plus confortable, la toujours très fréquentée Basse Corniche qui s'étire au niveau de la mer, au ras de la Méditerranée d'un bleu éclatant.

À la sortie pour Saint-Jean-Cap-Ferrat, prenez à droite toute vers l'eau et puis encore à droite toute sur ce qui fut jadis le chemin de Grasseuil mais a été rebaptisé avenue Louise Bordes en 1930, du nom de la famille d'armateurs qui donna le sien à la Villa Nellcote – et vous y êtes. Sauf qu'on ne peut pas voir la maison depuis la route. Elle est cernée par une jungle d'arbres – palmiers, cyprès et pins, ainsi que des espèces tropicales originaires du monde entier tels que des bananiers ou ces baobabs dont la croissance effrénée faisait si peur au Petit Prince dans le roman éponyme d'Antoine de Saint-Exupéry.

Comme l'a chanté Bruce Springsteen, on peut aussi se contenter de prendre à droite au feu, de rouler jusqu'à la nuit et là, les mecs, on se retrouve tout seul. Même si Springsteen a publiquement proclamé qu'*Exile On Main Street* est un des albums qui ont à jamais changé sa vie, ses indications ne vous seront pas d'un plus grand secours que celles qui précèdent. La vérité, c'est qu'on ne peut tout simplement pas aller là-bas depuis ici. En tout cas, plus. En tant que destination, la Villa Nellcote n'existe plus aujourd'hui que dans l'étrange continuum du temps, de l'espace et des souvenirs. Et pourtant, cela vaut le voyage.

Même après s'être garé dans l'allée de gravier incurvée qui mène aux imposantes portes d'entrée gardées de part et d'autre par une déité femelle en pierre aux griffes de lion, on n'y est pas encore. Pas vraiment. Parce qu'on ne se pointe pas comme ça. Ce ne serait pas cool. Il faut connaître quelqu'un pour entrer. Il faut être invité. Téléphoner d'abord pour s'annoncer ne suffira pas non plus. Il est très possible que personne ne décroche. Et si quelqu'un le

fait, ce quelqu'un peut être tellement « ailleurs » qu'il oubliera votre message en même temps que vous le transmettez. Aussi inconcevable que cela puisse paraître aujourd'hui, le répondeur téléphonique n'est pas encore devenu un accessoire obligé de la vie moderne.

Dans tous les sens du terme, Nellcote est une boutique complètement fermée. Un club privé très exclusif dont les règles d'admission sont clairement définies. Pour entrer, il faut connaître quelqu'un qui vit là. Cela aidera aussi si l'on arrive chargé de présents, de préférence un approvisionnement en quelque chose que l'on utilise quotidiennement à l'intérieur. Tous ceux qui désirent se faire une place à la cour du roi pourpre doivent d'abord payer leur tribut. Néanmoins, cela vaut toujours la peine de se décarcasser pour entrer.

Car dès qu'on a franchi les deux immenses portes d'entrée rehaussées de noir et d'or, chacune d'une hauteur de dix mètres au moins et faite de verre à travers lequel des spires en fer forgé noir se lovent comme des serpents pour former un cintre d'avant-scène, on sait qu'on a laissé le monde ordinaire derrière soi. À l'intérieur de Nellcote, c'est une réalité alternative qui prévaut. Et qui a beaucoup à voir avec l'espace physique à l'intérieur duquel on vient de faire le premier pas.

Le salon est assez spacieux pour accueillir l'équipe des All Blacks au grand complet. Du centre du plafond pend un énorme lustre fait de cascades de larmes de cristal. Dans la cimaise filigranée d'or qui court en haut des murs, des anges et des chérubins dorés jouent à cache-cache. Sur votre gauche, un grand miroir rectangulaire cerné de cannelures dorées surplombe le manteau de la vaste cheminée en marbre rose. Un lambris d'appui court à hauteur de poitrine derrière les fauteuils confortablement rembourrés. Au-dessus des portes en boiserie incrustée de verre, d'ondoyantes architraves florales flottent comme des nuages.

La salle à manger est sur votre gauche. Comme vous pouviez vous y attendre, elle aussi est grandiose. Deux doubles portes, chacune surmontée d'une paire d'anges sculptés jouant de la harpe, ouvrent sur le salon. Au-dessus de la longue table, autour de laquelle on reste parfois assis des heures durant, pend un autre grand lustre en cristal. Il y a une cuisine, mais personne n'y va jamais. À Nellcote, on laisse le soin de cuisiner à quiconque a envie d'être le chef du moment. De l'autre côté du salon, on trouve deux petites chambres et une salle de bains uniquement accessible par la chambre du fond. Durant l'été, c'est un véritable *Who's Who* de la royauté rock'n'roll de l'époque qui passera la nuit là.

À droite de l'entrée, ceinturées par une rampe en fer forgé noir, de larges marches de marbre en partie recouvertes d'un tapis mènent au second étage. Lorsqu'ils se rendirent au Festival de Cannes, en mai, John Lennon et Yoko Ono décidèrent de faire un saut à Nellcote. Après avoir descendu une bouteille de vin rouge sur la véranda, John demanda poliment qu'on lui indique les toilettes mais vomit avant de les atteindre. « Au bas de l'escalier, se souviendra plus tard Anita Pallenberg, la Reine de la Villa Nellcote. C'est là qu'il était allongé. » Même si son affable hôte Keith Richards mit la chose sur le compte du vin et du soleil, le fait que Lennon ait également été sous méthadone pourrait bien avoir eu un rapport avec l'incident.

Après une première volée de marches, passé le miroir oblong et incurvé du palier, une seconde volée de marches mène à la chambre des maîtres dont les portes ouvrent sur une vaste terrasse privée encadrée par quatre colonnes de pierre. Il y a cinq autres chambres. Les délicieusement exquises salles de bains sont décorées d'oiseaux et de fleurs en porcelaine bleue. Mais vous ne verrez rien de tout cela. Dans une maison pourtant perpétuellement remplie de gens, pratiquement personne, à l'exception de Keith et d'Anita et de leurs proches, n'emprunte l'escalier. On ne demande même pas la permission. On ne le fait tout simplement pas. Et ce pour une très bonne raison.

Bien que notre visite soit presque terminée, le meilleur reste à venir. Comme toujours quand les riches s'emparent des hauteurs, ils gardent la vue pour eux seuls. Vue de face, Nellcote ressemble à une grande demeure du sud de la France parmi d'autres. Mais continuez de marcher à travers le salon et arrivez aux portes de derrière. Grandes ouvertes sur la lumière, elles mènent à une vaste véranda encadrée par quatre énormes piliers de pierre ronds et blancs. Devant vous, l'azur infini du port en eau profonde de Villefranche scintille sous le soleil. De chaque côté, le long du rivage, on peut voir les toits gaiement colorés des villas avoisinantes.

Descendez neuf marches de marbre, chacune plus large que la précédente, et vous vous retrouverez dans une zone plate et indéfinie agrémentée d'une table et de chaises en osier nanties de coussins. À droite, un bac à sable jonché des jouets. Plus loin encore, un très impressionnant parapet en pierre et de larges marches en marbre menant à une petite plage pierreuse aux falaises artificielles en ciment et dans les grottes, de laquelle on trouve fréquemment du matériel de plongée ou un petit bateau. La plage ressemble à une plage privée, mais selon la loi française elle est en réalité ouverte à tout citoyen de la République capable d'y accéder autrement qu'en traversant la maison.

Dans tous les sens du terme, la grandeur de Nellcote reflète l'âge d'or au cours duquel elle fut édifiée. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les nobles russes furent les premiers à venir passer l'hiver à Nice. Pendant les Années Folles, de riches Européens et Américains tels que Gerald et Sarah Murphy, qui servirent de modèles pour Dick et Nicole Diver dans *Tendre est la nuit* de F. Scott Fitzgerald, commencèrent à venir au printemps et en été pour profiter du soleil, de la mer et de leur mutuelle compagnie. En 1929, en partie pour éviter le fisc anglais, mais aussi pour pouvoir vivre avec son compagnon mâle sans avoir à se cacher, W. Somerset Maugham, alors l'écrivain le mieux payé du monde, fit de Saint-Jean-Cap-Ferrat son lieu de résidence permanent. Quelle qu'ait pu être la raison initiale pour